

dossier de presse



UNE "ARCHITECTURE DURABLE" : LES 200 COLONNES DE FERNAND POUILLON
Climat de France, Alger, 1957 *Exposition produite par Faire-Ville avec les Pierres Sauvages de Belcastel, Commissariat Stéphane Gruet*

 **CCHa [Centre des Cultures de l'Habiter]**
5 rue St Pantaléon, Toulouse (métro Capitole) | Tél. 05 61 21 61 19 | contact@faire-ville.fr | www.faire-ville.fr | Ouvert du mercredi au vendredi de 12h30 à 19h et le samedi de 14h30 à 19h | **ENTRÉE LIBRE**

17 février au 26 mai 2018



CCHa [Centre des Cultures de l'Habiter]

5 rue St Pantaléon, 31000 Toulouse | Tél. 05 61 21 61 19 | contact@faire-ville.fr | www.faire-ville.fr

UNE "ARCHITECTURE DURABLE" : LES 200 COLONNES DE FERNAND POUILLON

Climat de France, Alger, 1957

*Exposition de photos produite par Faire-Ville
avec le concours de l'Association les Pierres Sauvages de Belcastel*

Commissariat Stéphane Gruet

Photographies Fonds photographique de l'association les Pierres Sauvages de Belcastel,
Lucien Drubigny, Bernard Félix Dubor, Stéphane Gruet, Franck Gautré, Youssef Krache, Jacques Lucan,
Jean-Luc Michel, Milan Neumann, H. R., Abdelhamid Rahiche, Amina Rezoug

Textes Stéphane Gruet

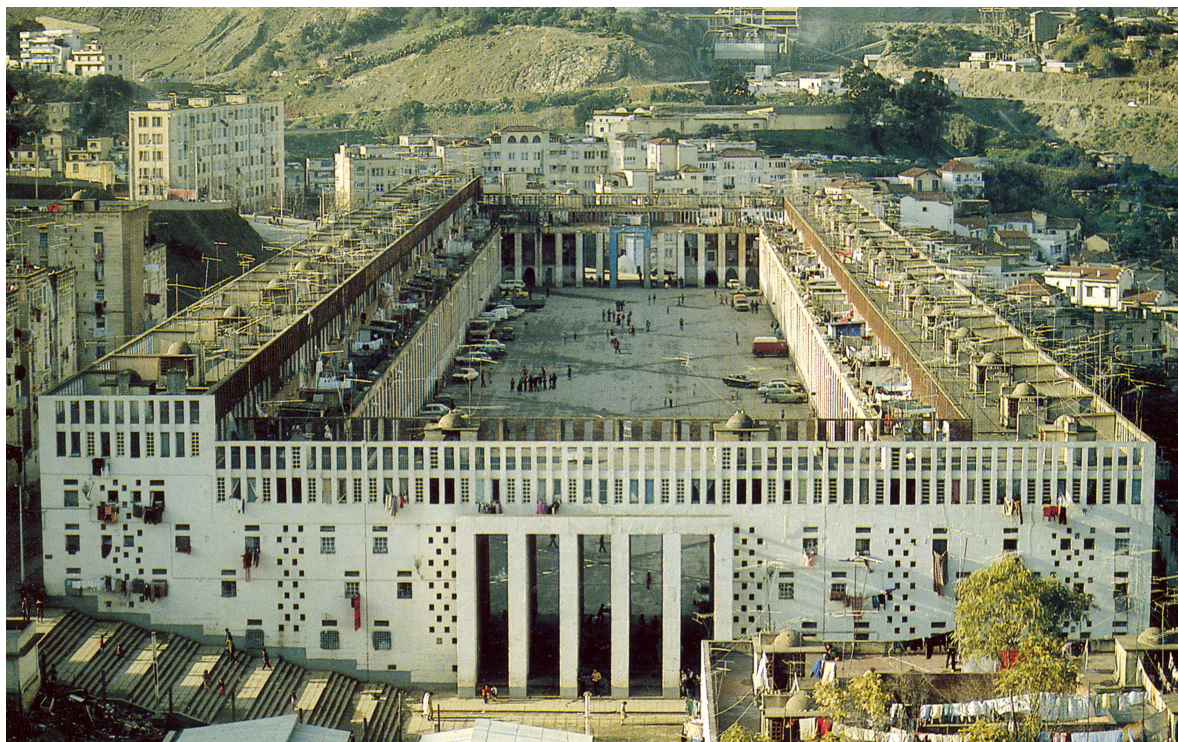


Contact

Aline Kientzel - Tél. 05 61 21 61 19
communication@faire-ville.fr
contact@faire-ville.fr

Sommaire

Communiqué de presse p. 2
L'exposition p. 4 à 6
Le CCHa p. 7



communiqué de presse

“Un architecte, un urbaniste ne doit pas faire vivre les hommes, les femmes et les enfants dans un cadre qui ne convient qu'à lui et à ses propres idées mais il a le devoir de construire autour des habitants, autour de leurs ambitions, de leurs aspirations, de construire une ville faite pour eux, où ils aient envie de rester, de s'y distraire et de s'y cultiver (...).”

Fernand Pouillon, Lettre au Ministre, Alger 1978

Avec l'impératif d'une remise en cause radicale de notre modernité dans ce qu'elle eut de plus illusoire et insoutenable, l'œuvre longtemps négligée de Fernand Pouillon prend aujourd'hui une valeur décisive.

C'est lorsque Pouillon travaillait pour les plus petits que sa passion de bien bâtir était la plus grande. Et c'est là, sans doute, le sens premier d'une « durabilité » qui scelle par l'ordonnance de l'architecture l'unité d'une communauté humaine

Mais cette œuvre est également « durable » par son matériau et sa construction, par l'économie de sa conception et de sa mise en œuvre ; une économie qui part des hommes, de la matière et du temps qu'il faut pour bâtir, et non d'un calcul spéculatif.

L'adaptation aux usages de vies nombreuses et de résistances aux affronts du temps, ces adaptations et marques de résistances anoblissent la construction au lieu de la corrompre, faisant de ces constructions, sans apprêts ni travestissements, une histoire profondément humaine, qui au-delà des difficultés quotidiennes gagne en dignité et en poésie.

« Ce que l'on dit moderne, c'est peut-être ce qui ne saurait demeurer? » Dante

Avec l'impératif d'une remise en cause radicale de notre "modernité" dans ce qu'elle eut de plus illusoire et insoutenable, l'œuvre longtemps négligée de Fernand Pouillon prend en ce siècle une valeur décisive. Car ce franc-tireur, dont l'indifférence à l'égard de « l'architecture moderne » fut une provocation pour les architectes du siècle dernier, ce fils d'entrepreneur, d'une vaste et profonde culture, voulut construire un habitat pour tous qui ait cette heureuse harmonie des grands siècles. Ce pourquoi il méprisait le colonialisme, l'amnésie culturelle et l'étroitesse dogmatique du modernisme triomphant d'après-guerre, et tenait l'urbanisme de l'Islam pour le meilleur du monde. Se disant homme du XVII^e siècle, il refusa de rompre avec les grandes traditions d'Orient et d'Occident, celles du classicisme français¹, de la Perse des Shah, ou de l'art arabo-berbère d'El Djazair².

I- UNE ARCHITECTURE DURABLE

Il nous faut commencer par cette place monumentale dédiée en 1957 aux « humbles parmi les humbles » de la communauté musulmane d'Alger par un homme qui, par amour du peuple, voulut être un « architecte social », animé du désir de loger le plus grand nombre au moindre coût, dans un habitat digne et durable. Car c'est lorsqu'il travaillait pour les plus petits que sa passion de bâtir fut la plus grande. Et c'est là, sans doute, le sens premier d'une « architecture durable » qui scelle par son ordonnance l'unité dans le temps d'une communauté humaine.

« L'architecture, c'est le monde qui demande à devenir une cité » disait Claudel et « les 200 colonnes » en témoignent magnifiquement par cette place inspirée du Meidan El Shah d'Ispahan, ou du Palais Royal, mais dépourvue de tout signe de pouvoir religieux ou civil, pour être exclusivement dédié à une communauté humaine.



II- LE TEMPS DE BÂTIR

Mais cette œuvre est également « durable » par son matériau et sa construction, par l'économie de sa conception et de sa mise en œuvre, une économie qui part des hommes, de la matière et des heures, et non d'aucune idée ou calcul spéculatif abstrait. C'est cet art qui fut à l'origine des grandes

1. Cf. Ordonnance, son ouvrage sur Aix en Provence.

2. Alger / Algérie

œuvres collectives et impersonnelles de l'architecture qui eut pour principe toujours d'atteindre au maximum d'effet avec le minimum de moyens. Et c'est cette « économie universelle » de la nature et de l'art qui se révèle la plus durable ; non par sa seule vocation sociale, son coût économique ou environnemental, mais parce que l'on ne préserve jamais que ce à quoi l'on accorde le plus de valeur. Et c'est ainsi que s'édifie une culture, tandis que la négation de l'œuvre du passé n'engendre qu'inculture et barbarie.

C'est pourquoi Pouillon critiquait vertement la table rase moderne et l'industrialisation lourde d'après-guerre qui fit tant de cités en béton préfabriqué qui ne se sont avérées "durables" ni au plan social, ni au plan économique, ni au plan environnemental.



III- LE TEMPS DE VIVRE

La présente histoire est celle d'une terre et d'une culture millénaires, celle de la pensée et de l'action de bâtisseurs, celles enfin de la vie d'habitants, qui se rejoignent dans un même corps de pierre qui est une mémoire commune, l'architecture d'une cité. Ici se manifeste cette poésie que seuls les hommes apportent par leur œuvre avec le temps, et peut-être, au détour d'une rue, toujours inattendu, ce sentiment d'infini qui est aux origines de l'amour, de la vie et de l'art, qu'on appelle « beauté ».

Ainsi l'architecture a bien son rôle à jouer dans le devenir d'une cité ; son caractère « durable » au point de vue artistique, autant qu'économique, social et environnemental, s'impose avec l'empreinte des vies nombreuses, tandis qu'elle résiste aux dégradations que l'on croit inéluctables quand il s'agit des quartiers les plus pauvres. Car ces adaptations et marques de résistances anoblissent ici la construction au lieu de la corrompre, faisant de cette architecture, sans apprêts ni travestissements, une histoire profondément humaine, qui, au-delà des problèmes, gagne en dignité et en poésie. Une cité où ceux qui sont nés « pour rien au monde ne voudraient partir »³.

* * *

À Marseille, Boulogne, Meudon, en Iran et ici, à Alger, Fernand Pouillon construisit, au cœur d'une guerre qui ne disait pas son nom, ce chef d'œuvre dédié aux plus humbles, dans les conditions économiques et sociales les plus dures, qui ailleurs engendrent tant de cités misérables.

Ignorée en son temps⁴ parce qu'elle se tenait hors de ce temps, cette architecture, au-delà des

3. Parole d'habitant.

4. Cette cité eut exceptionnellement les honneurs de la presse dans les années 80, quand le reste de son œuvre eu droit à un silence assourdissant.

analyses d'une presse trop pressée aujourd'hui encore de rendre les architectes responsables des problèmes sociaux et politiques, n'est-elle pas finalement la plus durable ?

Et pourquoi détruisons-nous aujourd'hui ce que les siècles industriels ont produit « pour le progrès de l'humanité », tandis que nous préservons avec amour ce que les siècles antérieurs nous ont légué ? N'est-ce pas que ces œuvres nous rapprochent de l'harmonie et d'une économie immémoriale de la nature, nature que nous avons voulu asservir sans nous rendre compte que nous nous asservissions nous-mêmes ?

Pourquoi ne pourrions-nous édifier à nouveau, aujourd'hui comme autrefois, de nobles et belles constructions dont les rythmes, la matière, et les espaces qu'elles engendrent, sont tels que nul ne voudra plus les détruire ? Pourquoi ne pourrions-nous atteindre par l'art à cette présence d'une vieille ville qui semble avoir toujours été là et que l'on peine à imaginer qu'elle puisse un jour n'y être plus ?

C'est en cela que "les deux cents colonnes" sont emblématiques d'une vocation oubliée de l'architecture, celle qui consiste à fonder et enraciner dans la durée l'unité d'une communauté humaine et de retrouver ces leçons universelles de la nature, dont nous avons cru pouvoir nous passer. Et c'est en cela que cette architecture, qui transcende son époque, est pour nous éminemment « durable ».

Stéphane Gruet,
architecte, philosophe, enseignant à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Toulouse,
directeur général coordination et développement SCIC Faire-Ville



Le lieu

Le Centre des Cultures de l'Habiter [CCHa] a vocation à promouvoir auprès des élus, du grand public et de l'ensemble des professions concernées les cultures et les questions d'intérêt public relatives à l'architecture, à la ville et au paysage, conçus dans leur acception la plus large.

Géré par Faire-ville, il propose des programmes privilégiant la réflexion et les échanges entre les acteurs qui font l'architecture et la ville (maîtres d'ouvrages publics et privés, architectes et urbanistes, entreprises et industriels du bâtiment) et ceux qui la vivent (habitants, usagers et leurs associations) et s'efforce de promouvoir créations et innovations dans les champs de l'architecture, de la ville et l'aménagement du territoire.

Ouvert en avril 2016, le CCHa prend la suite du Centre Méridional de l'Architecture (2000-2015).

Faire-ville, créée en juin 2016 sous forme de SCIC (société coopérative d'intérêt collectif), se place dans la continuité des activités développées par l'AERA depuis 1992.

Au sein d'une structure collégiale se trouvent rassemblés des collectivités locales, des opérateurs sociaux, des professionnels de l'architecture et de la ville, des structures associatives et des habitants.

Ils souhaitent collectivement promouvoir, accompagner et développer des actions de médiation culturelle, d'échanges transdisciplinaires, d'études, d'expériences et de recherches et développements opérationnels, qui servent l'innovation dans les modes d'habiter et de vivre ensemble à toutes les échelles du territoire.

